

Le Temps des fins

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Les Immobiliés / Proposition de rachat, 2014

Une commune. Retourner l'effondrement tentative 1, 2016

Dernières pailles. Retourner l'effondrement tentative 2, 2016

B.A.B.A.R. (le transparent noir). Sortir de la nuit 1, 2017

Neuf mouvements pour une cavale / Les Deux, 2021

DANS LA COLLECTION « LISIÈRES »

Grès, 2022

HORS COLLECTION

« Établir un monde », in *Écrire le réel. 10 auteurs et autrices de théâtre témoignent*, Catherine Dan dir., 2020

DANS LA COLLECTION « THÉÂTRALES JEUNESSE »

Liberté – égalité – jambon de pays. Martel en tête, in *Liberté, égalité... 6 pièces pour la pratique artistique des 11-14 ans*, 2020

Chez d'autres éditeurs

Couarail, in *Juste trouver les mots...*, Lansman Éditeur, 2014

De l'autre côté du massif, Éditions En Acte(s), 2015

La Disparition, Éditions En Acte(s), 2018

La Rabbia white, in *Ce qui (nous) arrive*, vol. 2, Éditions Espaces 34, 2022

Guillaume Cayet

Le Temps des fins

éditions

THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

© 2024, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-941-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : ZAD de Notre-Dame-des-Landes, avril 2017, © Philippe Graton.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de ce texte, l'autorisation de l'auteur est nécessaire. La demande devra obligatoirement être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Avant-propos

Le 9 juillet 2018, ma mère est morte. J'avais vingt-sept ans. Je n'avais jamais encore fait l'expérience de la perte. Le deuil ; je ne connaissais pas. Jusqu'alors j'avais vécu à l'abri.

À l'heure où j'écris ces lignes, mon fils a quelques mois, et je ne sais pas encore ce que cela veut dire « être père ». Ce que je sais simplement, c'est que pour le moment je me suis efforcé d'être un fils, loyal, bon, avec ses écarts et ses violences, un fils, et qu'il me faudra dès lors endosser un autre rôle. Ce que je sais simplement, aussi, c'est que le monde dans lequel mon fils arrive est un monde de beauté et de souffrance. Ce que je sais, c'est que je porte en moi un monde en héritage et, en testament, celui que je lui laisserai. Et je sais que cela relie quelque part ma mère et mon fils, d'un fil invisible et souterrain. Et pourtant, je sais aussi que ma mère et mon fils auront des vies inconciliables, que mon fils ne pourra pas être comme ma mère et mon père un parfait explorateur de classe moyenne, eux qui épinglaient dans le bureau des petites punaises sur une carte murale aux endroits du monde où il et elle s'étaient rendues. Nous arrivons à une époque où nous devons tendrement faire le deuil de l'époque précédente. Parce que le temps que nous vivons est le temps de la fin. Ce qui n'est pas synonyme de la fin des temps, mais simplement d'un temps qui ne peut plus se vivre comme un infini, une croissance à perte et outrance. La flèche de l'histoire s'est cassé les dents contre la cible du progrès. Raté. Nous sommes des contemporaines du temps de la fin et c'est notre devoir de ne pas devenir des contemporaines de la fin des temps.

Longtemps ma mère m'est revenue en rêve. Je me souviens de nos rencontres. C'est d'ailleurs souvent dans la forêt, juste à côté de la maison où j'ai grandi avec mes sœurs, enfant, que celles-ci me survenaient. Dans cette forêt ma mère m'apparaissait presque normale, les yeux pas tout à fait livides, les paupières pas tout à fait closes, le souffle pas tout à fait froid. Dans mes rêves, nous marchions des heures durant à travers les bois, les sous-bois, à travers les conifères, qui avaient toujours été pour ma mère et moi comme des camarades de classe. Parce que la forêt avait toujours été notre terrain de jeu. Nous marchions des heures durant à contempler leurs feuilles, leurs bruissements, leurs chants. Longtemps, à

la suite de ces rencontres, j'imaginai que ma mère était une biche. Qu'elle n'était pas vraiment morte, mais siégeait quelque part avec les siens et les siennes, les aïeux, les parties, quelque part, dans un coin de la forêt. Encore aujourd'hui, lorsque je pense à ma mère, je pense aux sapins enneigés, aux routes terreuses où passent de petits caniveaux pour faire rouler la pluie, aux longs couloirs à travers les fougères tracés par les sangliers.

Ces rencontres avaient-elles un sens ? Je ne sais pas. Mais je sais que par celles-ci, ma mère m'invitait à un chemin long et périlleux, à un chemin qui me deviendrait familier : le chemin du deuil, ce chemin que quelque part je devrais trouver seul ; ce chemin impraticable. Faire le deuil impossible d'elle et de son époque.

Un jour, dans un rêve, ma mère n'est pas venue.

En lieu et place de son corps fatigué ; la forêt seule.

Mais ma mère n'avait pas disparu. Comment aurait-elle pu manquer à nos rencontres, elle qui ne manquait jamais un appel téléphonique de son vivant ? Non, ma mère était devenue la forêt.

Pour l'enfant que j'étais, ma mère était ma cabane.

Pour l'enfant que j'ai à présent, que ma mère ne connaîtra pas, quelle cabane ai-je à offrir ?

Quel monde plus habitable ?

J'écris cette histoire pour ma mère.

Pour mon fils.

Pour l'enfant que j'étais et l'adulte qu'il deviendra.

Partie 1

La Bête noire

À l'aube on est partis. Je suis passé chercher Ewan et Firmin. On avait rendez-vous chez Patrick. On était les premiers. Sa femme Odette était debout. Elle avait cuisiné la veille une soupe aux oignons, alors on s'est assis et la tête dans les bols on a cérémonieusement bu la mixture en l'écoutant nous raconter son histoire, le conte de l'Arbre au bois mort, une histoire que l'Odette, comme tant d'autres, nous avait inventée. Ça faisait des petits bruits de moteur R11 dans nos bouches la chaleur du liquide contre les cordes vocales et puis les larmes sur le visage de l'Odette parce que la forêt serait ce soir notre tombeau, que nous fêtions aujourd'hui sa prochaine disparition, dont nous ne parlerions pas. Ni de mon père, ni des autres. Peuple de pisteurs à jamais perdu. C'était ça le deal. Une fin de règne ne se dit pas : elle se vit. C'est dans les yeux, profond comme une plaie de carabine dans la chair. On a écouté l'Odette déposer la fin de son histoire dans nos crânes, Ewan et Firmin ont réprimé une petite larme et Patrick a frappé du poing sur la table et on a tous compris. Pas de ça aujourd'hui. Nous ne sommes pas des lavandières à pitié. Notre dernière chasse dans cette forêt doit être une fête.

Tout à coup le Dédé est entré, le cubi en main et il s'est assis à son tour. L'Odette nous a sorti des verres et on a partagé en trinquant comme des rois, en parlant de la semaine, de ce qu'il s'était passé, des morts en cours. L'enterrement de la Francine tout le monde y était, le café faudra trouver un repreneur, les tags sur le monument aux morts, la ligne à haute tension qui devait couper à travers le village pour l'acheminement du réacteur nucléaire, ça créerait de l'emploi. Au fur et à mesure de la discussion et des mouvements de coudes, d'autres nous ont rejoints : le Corse et Georges la Balance en tête. Paraît qu'y a des postes d'électriciens au Center Parcs payés le smic, avec la crise et le bois que les Chinetoques nous kidnappent y aura peut-être de quoi rouvrir la scierie du père Dubois qui a pas survécu à la tempête Lothar, on mettra des douglas, des arbres bien rentables, des machines à fabriquer le désert et des Roumains pour couper le bois qu'on fera dormir en caravane et ce sera bien. Personne n'a dit que bientôt on irait aux chasses des riches, leur servir de rabatteurs, dans les forêts privées qui ne seraient pas rasées puisque l'expropriation

forestière ne touchait que les bois communaux, qu'on n'aurait plus le droit de tirer, qu'on verrait débouler des actionnaires, des gars qui assomment les prix en payant dix fois plus le droit de chasser dans les forêts domaniales, qui s'achètent des empires de sapins, des gars de la BNP dans des 4x4 de la Capitale, et qu'on dirait rien, qu'on ferait comme ailleurs, du gibier industriel biberonné au gros sel et au goudron de Norvège dans des grands parcs forestiers pour riches, en attendant que les derniers, le patron et le vieux Picsou, se pointent et que le jour perce le salon par les carreaux de la fenêtre. À un moment à travers les rideaux en dentelle, le soleil a fait comme une petite auréole autour de la tête du Dédé alors Patrick lui a demandé ce qu'il avait à se prendre pour Jésus. Dédé a dit qu'il voyait pas du tout de quoi Patrick voulait parler, Ewan a voulu prendre la parole mais bégayait déjà du vin blanc, il était sept heures, l'horloge a sonné et on s'est tous regardés. Comme si on dînait un mort. Pour détendre l'atmosphère le vieux Picsou a raconté une histoire qui était arrivée à un de ses potes. Y avait eu dans un village un centre de migrants installé dans une ancienne colonie de vacances et ça n'avait pas plu alors son pote était sorti avec une carabine et s'était mis en chasse de deux d'entre eux. Il en avait plombé un qu'il avait laissé pour mort dans son coffre et s'était rendu à une fête de village jusqu'à ce que le mec se réveille, ouvre le coffre et comme un spectre déambule au milieu des danseurs et danseuses à la recherche de sa mère restée au pays.

Avant de partir le patron a donné les consignes. Le plan. Le nombre de bagues. On a le droit à ce qu'on veut pour aujourd'hui. Cerfs, sangliers, peu importe, sauf les mères. La forêt va être offerte à la démolition, et paraît que c'est d'utilité publique, bientôt y aura un lac à sa place, alors on tire sur tout ce qui bouge. On s'est levés. Firmin a fait une petite blague en regardant l'Odette ranger les verres à moutarde dégueulant encore de vin blanc. «Ça sert à rien de les ranger, après la cabane, on remet la petite sœur» a dit Patrick. L'Odette a souri, jeté le chiffon qu'elle tenait sur l'épaule comme un châle contre le ciré de la nappe et a frotté sans nous regarder jusqu'à ce qu'on disparaisse tous dans les couloirs pétaradant en gilets orange. Nos bottes crasseuses et sèches ont marqué le carrelage au sol de petites traces verdâtres. Ça ciérait bon la joie. Au loin, sur le clocher de l'église, le coq ne tournoyait pas. Le vent était au calme. Les conditions de tir optimales.

On est rentrés dans les 4x4, à l'arrière les chiens hurlaient. J'ai jeté un petit regard sur Darcos qui attendait sagement dans le coffre. Il a du seizième de loup, ça se sent. Sa langue happait l'air dans la sueur encore fraîche du matin. « Faudra penser à changer les amos » a dit le Firmin quand il a vu l'état du bas de caisse qui touchait à mort les roues. « C'est la caisse du daron, c'est comme ça, y a pas la thune pour faire mieux. » « Ton daron a dit le Firmin, ton daron se retournerait s'il voyait ce qu'on est en train de lui faire à sa forêt. »

Le cortège tanguait sévère même en ligne droite. Comme d'habitude, je fermais la marche. Firmin était assis à côté de moi et Dédé était monté à l'arrière, parce que j'étais le seul qui voulait encore bien de lui ici, la cause à sa prostate qui lui tient pas cinq kilomètres du coup y a toujours une trace là où il s'assoit, après faut passer l'éponge et le produit pour laver les sièges ça me prend bien le restant du samedi après-midi. Firmin cherchait la fréquence Rire et Chansons mais avait du mal avec ses doigts qui ressemblent plus à des saucisses cocktail qu'à des danseuses d'opéra. À un moment, je l'ai regardé. Ça faisait bien dix minutes qu'il triturait l'auto-radio. J'ai voulu lui lancer une blague bien toquée, mais à ce moment-là le Dédé a hurlé comme un charcutier. J'ai tourné la tête et eu à peine le temps de piler sec devant un grand tétras qui venait de se poser en plein milieu du bitume. Le coq de bruyère était noir, tacheté de petites miettes bleutées. On le savait presque disparu de nos terres, alors c'était comme un revenant. Devant nos yeux, spectre de nos pères ou annonce prophétique de notre disparition. On est restés là quelques secondes, à quelques centimètres de la bête immobile devant le pare-chocs. Elle semblait nous défier du regard. J'ai appuyé ma tête contre le volant, respiré son cuir et repris mon souffle. Firmin m'a regardé comme si j'avais chié des diamants, mais avant qu'il ait eu le temps de parler j'ai appuyé sur le klaxon et l'animal a disparu dans la canopée. Le vide tressait des perspectives à travers les arbres. J'ai cru distinguer des nuages qui étrangement semblaient se moquer de moi. Qu'importe, j'aurais aussi leur insouciance si mes pieds ne touchaient pas cette terre, si je n'étais pas immanquablement né ici, parmi mes frères de rage et de sang. Une blague de cul a perturbé mes pensées. J'ai ri en regardant le Dédé qui se tapait sur la cuisse, comme si en se tapant la blague allait s'incruster dans ses veines, couler dans ses artères et atteindre le cœur.

Partie 2

Milans noirs

Il est vingt-trois heures. La fin de la trêve hivernale approche. À minuit : les hommes-ferrailles attaqueront. On est réunies au centre du Bois. Dissimulées sous nos masques d'animaux. Certaines ont le corps intégralement recouvert de peinture, les extrémités des mains baignant dans un mélange étrange de colle et de feuillages d'arbre. On est prêtes. Tania est à côté de moi, dans sa peau de grand tétras, elle nous filme. C'est son idée : enregistrer tout. Consigner. Archiver. Ne rien perdre. Elle est drôle. Pas loin, près de Rosa, il y a Petit Pirate, dans sa combinaison de léopard des neiges, qui pleure. « À quoi bon vivre, si ce n'est ici avec vous, hein ? » Il a peur. « C'est vraiment fini ici ? » qu'il demande. Il n'a que dix-huit ans. Cette île est le seul monde habitable qu'il ait jamais connu. Ça fait deux ans qu'il vit ici, parmi et entre les êtres que nous sommes devenues. On l'étreint. D'un coup le Gauthier fils se met à hurler comme un demi-loup, un hommage à son chien Darcos avec qui il avait aménagé ici dans l'ancienne cabane de chasse il y a trois ans. Il a revêtu sa peau de laie pour l'occasion, à présent bien séchée. C'est beau. Il a changé depuis qu'il est ici. C'est fou. On se marre. « Moquez-vous va, j'étais bête bien avant vous et le resterai bien après », finit-il par nous dire. On se dit à plus tard. On se donne du courage. Véro la Rouge, masque de corneille sur le bec, se met en place, sur l'estrade qu'on a construite, allume la sono et hurle dans le micro des chants révolutionnaires tout en jouant des platines. Elle a samplé les bruits de la forêt. C'est beau. Il est vingt-trois heures. On fait gueuler les arbres une dernière fois. On danse comme des immortelles. Nous. Des animaux cyborgs.

Cyclope, avec son masque de lynx, débarque. Elle revient de l'Orée. « Ils arrivent, se met-elle à hurler, ils arrivent. » On lui demande de répéter. « Ils sont dans le champ, ça y est, les hommes-ferrailles sont dans le champ. » D'un coup, les guirlandes alimentées par le groupe électrogène grésillent. Véro la Rouge coupe la musique. Dans un coin le Gauthier fils peste : « C'est pas possible, putain c'est pas possible, trois ans qu'on se bat c'est pas possible. » La lynx se met alors debout sur l'estrade. « Si y en a qui veulent partir maintenant avant qu'on y aille, vous pouvez toujours contourner par l'arrière et prendre par le col de la croix de Fraise. Enlevez

vos masques. Vous direz que vous étiez des randonneur·ses égaré·es et ils vous laisseront tranquilles.» Tout le monde se regarde. Mathilde, dans son français sabir de Hambourg et son costume de jaguar, dit qu'elle restera ici jusqu'à ce que se dresse le dernier arbre. « On est des revenantes. Des sorcières, on n'abandonnera pas, nos mères coulent dans nos veines. » Y en a quelques-unes d'un coup qui se mettent à enlever leurs masques, et qui s'en vont. On leur dit adieu. Comme à des camarades qu'on ne reverra plus. Ceux et celles qui restent ici ont peu de chances de sortir libres du Bois. Considéré·es comme des terroristes par l'État. Notre terreur : défendre le vivant. Cyclope demande si y en a d'autres. De son seul œil valide, la lynx fixe chacune d'entre nous et, avant de descendre de l'estrade, nous annonce que c'est l'heure, qu'il faut y aller.

On pousse un gros cri. On aboie plusieurs fois en fractionné. Ahou. Ahou. Ahou. On se jure de défendre le Bois jusqu'à l'aube. Ça commence à se mettre en route. Moi, l'ourse blanche, je guide les troupes. On dit au Gauthier fils qui veut pas bouger qu'il ferait mieux d'y aller, que c'est fini ici, que demain y a les bêtes à sortir et les vaches à traire, mais le sanglier ne bouge pas. « Et je ne m'appelle plus Gauthier fils, je suis une laie, un sanglier femelle à présent. » La laie tient un bout de bois entre ses mains et dit que c'est chez lui ici, avec son père, il venait ici pour chasser, quand Darcos était encore de ce monde. « C'est notre bois, je bougerai pas d'ici moi. » Tania fixe la forêt. « Tu viens ? Faut y aller », je lui dis. Mais le grand tétras ne bouge pas. « C'est marrant, dit Tania, comme d'un coup la fin ressemble au commencement. Tu te souviens de notre arrivée ici ? C'est comme si les temps se repliaient sur eux-mêmes et contenaient dans ce repli la possibilité d'un monde nouveau à jamais perdu. » J'enfouis ma tête profond dans la capuche de mon anorak et le grand tétras éponge mes larmes. Je regarde la forêt. Ce lieu que nous avons habité comme une île. Cette nuit assassinera nos rêves.

Trois ans plus tôt.

TANIA.- Ici

JUDITH.- Si c'était moi j'aurais choisi une cabane dans un arbre

TANIA.- J'ai le vertige Judith

JUDITH.- Ici c'est bien alors

TANIA.- On dirait une petite clairière, j'aime bien, avec le charme là, ça me rassure

JUDITH.- Tant que le matelas est bien gonflé tout me va

TANIA.- Je vais te faire un petit cocon

JUDITH.- Le charme, on a qu'à lui donner un nom, non ?

TANIA.- Rosa, on va l'appeler Rosa. J'aime bien

JUDITH.- Vendu

TANIA.- Y a pas grand monde

JUDITH.- C'est parce qu'on est dans les premières. Les gens commencent seulement à arriver

TANIA.- Tu m'aides pour la tente ?

Tania et Judith installent leur tente et le campement.

JUDITH.- T'as ramené des guirlandes ? C'est pour une guinguette ? Les frontales suffisaient pas ?

TANIA.- On va les accrocher là. La journée elles prendront le soleil. Le soir elles le recracheront. C'est pas parce qu'on dort en tente qu'on peut pas se payer le luxe d'une belle déco. Je compte pas rester une semaine moi

JUDITH.- Moi non plus

TANIA.- Un peu de confort, ça peut pas faire de mal. T'as ramené des semis ?

JUDITH.- Et toi t'avais pas de place pour une trousse de secours mais t'as embarqué des bouquins ?

TANIA.- Pour les longues soirées. Élisée Reclus, Angela Davis, Carolyn Merchant, des poèmes aussi. « Il y a des morts qui sommeillent dans des chambres que vous bâtirez. Des morts qui visitent leur passé dans les lieux que vous démolissez. Des morts qui passent sur les ponts que vous construirez¹. » C'est du Darwich, c'est beau

1. Mahmoud Darwich, « Le Discours de l'homme rouge », 1992, in *Anthologie (1992-2005)*, traduit de l'arabe (Palestine) par Elias Sanbar, Arles, Actes Sud, « Babel », 2009.

Partie 3

Gloria

*Quinze années après la construction du barrage.
L'intérieur d'une habitation de campagne, non loin du barrage.
À l'étage, le fil d'une conversation de messagerie privée.
Dehors, le jardin.*

I. Un mois avant la tempête Gloria

La mère termine de cuisiner. Elle regarde la télévision : « Inondations dans le Pas-de-Calais, le gouvernement assure les habitants de son soutien, des inondations qui, on le rappelle, ont fait plusieurs morts. » La mère zappe. « Le robot Persévérance en séjour sur Mars entame son vol retour. Les échantillons martiens du rover contiendraient des composés organiques et des molécules favorables à la vie. Échantillons que les scientifiques espèrent pouvoir analyser le plus rapidement possible, afin de pouvoir répondre enfin à la question “une vie sur Mars est-elle envisageable?” » La mère zappe. « Cent-vingt-trois réfugiées ont ce matin tenté la traversée vers l'Angleterre. Un record pour cette année. » La mère zappe. « La tempête Gloria devrait sévir sur tout l'est du pays... La septième depuis le début d'année. » La mère éteint la télévision.

LA MÈRE.- Stéphanie ?

LA FILLE, à l'étage.- Quoi ?

LA MÈRE.- À table

LA FILLE, à l'étage.- J'ai pas faim

LA MÈRE.- Ton père va rentrer

LA FILLE, à l'étage.- Mourir, je préférerais

LA MÈRE.- Stéphanie !

LA FILLE, à l'étage.- Fais chier

LA MÈRE.- J'entends pas

LA FILLE, à l'étage.- Rien

La fille arrive.

LA MÈRE.- Qu'est-ce que tu faisais encore dans ta chambre ? Termine de mettre la table plutôt

LA FILLE.- T'as entendu pour la tempête ?

LA MÈRE.- Ils en font tout un foin mais c'est rien...

LA FILLE.- C'est pas ce qu'ils disent sur Internet

LA MÈRE.- Débranche un peu des fois Stéphanie. T'es complètement zombifiée par les écrans. Un jour, le virtuel va t'avaler et ne plus te recracher

Le père rentre.

LA FILLE.- Et si c'était bientôt la fin du monde ?

LE PÈRE.- Avant la fin du monde y a la fin du mois hein...

LA MÈRE.- T'as rien trouvé ?

LE PÈRE.- Non

LA MÈRE.- Même en intérim ?

LE PÈRE.- Les seuls trucs possibles c'est du repassage

LA MÈRE.- C'est pas mal le repassage

LE PÈRE.- T'as vu mes mains ?

LA MÈRE.- Elles ont rien de différent des miennes

LE PÈRE.- De toute façon, y a plus rien. Les riches sont de plus en plus riches, et nous de plus en plus rien

LA MÈRE.- Allez, on mange

LA FILLE.- J'ai toujours pas faim

LE PÈRE.- Écoute ta mère

LA FILLE.- Je préférerais mourir

LE PÈRE.- Arrête avec ta provoc

LA MÈRE.- Saucisse, purée

LA FILLE.- J'aurais été plus tranquille si j'étais pas née

LA MÈRE.- Si t'étais pas née on aurait jamais eu le bonheur de te connaître. Et ça, ça n'a pas de prix

La fille s'éloigne.

LE PÈRE.- Elle va où ?

LA FILLE.- Dans ma chambre

LE PÈRE.- Mais on a même pas commencé à manger

LA MÈRE.- Laisse-la

La fille part dans sa chambre.

LE PÈRE.- T'as vu les infos ? Paraît qu'y a eu des inondations dans le Nord ? Des morts même. Et comme si ça suffisait pas, faut qu'on se tape une tempête, nous. « Gloria »... Ils auraient pas pu trouver un autre surnom ?

LA MÈRE.- Faut dire que « Kevin » ou « Bob », c'était moins racoleur...

LE PÈRE.- Ça te fait rire ?

LA MÈRE.- C'est rien qu'une tempête, non ?

LE PÈRE.- Espérons

LA MÈRE.- Tu vas faire comment pour le travail ?

LE PÈRE.- T'en fais pas je trouverai

« UtilisatriceInconnue » se connecte à Internet.

Recherche Google : « actualité »

Recherche : « forum de discussion »

Forum de discussion 18-25 ans.

« #tempêteGloria

#findumonde? »

« LFAJEM ».- Tu veux discuter ? T'as peur de la tempête ?

« UTILISATRICEINCONNUE ».- Un jour, ça va vraiment être la fin du monde ?

« LFAJEM ».- C'est un complot

« UTILISATRICEINCONNUE ».- Quoi ?

« LFAJEM ».- Ils produisent des cyclones. Des tempêtes. Et eux ils filent sur Mars

« UTILISATRICEINCONNUE ».- Et comment ils feraient ça ?

« LFAJEM ».- En laboratoire. Comme leurs pangolins

« UTILISATRICEINCONNUE ».- Et c'est qui « ils » ?